



Año II

Nº 2

# ANALES

— DEL —

## Ateneo de Costa Rica

DIRECTORES:

*Luis Castro Saborío*

*Omar Dengo*

*José Fabio Garnier*

1913

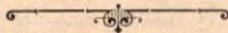
SAN JOSÉ, COSTA RICA



TIPOGRAFIA NACIONAL

# INDICE

Presentación del conferencista Sr. Conde de Perigny.....	87
Frédéric Mistral (Conferencia del Sr. Conde de Perigny).....	39
Plegaria en el Acrópolis por Ernesto Renán.....	107
Discurso del señor Ernesto Martín en homenaje al Dr. Ferraz .....	113
Crónica de la fiesta a don V. Fernández Ferraz.....	115







# Ateneo de Costa Rica

JUNTA DIRECTIVA PARA EL AÑO DE 1913

## Presidentes Honorarios

Antonio Zambrana  
Justo A. Facio

## Presidente efectivo

Justo A. Facio

## Vicepresidentes


Ernesto Martin  
Enrique Jiménez Núñez

## Vocales

J. Fidel Tristán  
Tomás Povedano  
C. González Rucavado  
Fabio Baudrit  
A. Alvarado Quirós

## Secretarios

Elías Leiva  
G. Zúñiga Montúfar



## DISCURSO

de presentación del señor Conde Mauricio de Perigny por el Licdo.  
don Ernesto Martin en la velada que celebró el Ateneo  
en el Teatro Nacional el 10 de mayo último

*Señoras y señores:*

Tiene la honra el Ateneo de presentaros a un gentil hombre de la sangre y de la ciencia, explorador incansable que en el centro de Europa y de la India, en el Imperio del Sol Naciente y en el del muerto Sol de los Aztecas, en China como en los Estados Unidos y en el frío Canadá como en la ardiente Centro América, ha penetrado el secreto de las viejas civilizaciones y aprendido el dogma de los nuevos progresos; laureado de la Sociedad Geográfica de Francia que recrea sus fatigas de viajero consagrando las devociones de su espíritu al culto del arte y de las letras.

Mientras se prepara a dar a conocer en uno de sus libros admirables los estudios que actualmente realiza sobre las más apartadas regiones de nuestro territorio, va a decirnos esta noche la gloria del poeta de Provenza, cuyo numen puede mirar sin deslumbrarse, cara a cara, el radiante sol del Mediodía; del épico bardo de Calendal que evocara en versos majestuosos el heroísmo de los tiempos legendarios;



del trovador excelso que puso rayos de luna como cuerdas en su lira para cantar el poema de Mireya, cuyos aromas de amor y sacrificio perfumarán el mundo hasta que, extinguidas por fin sus energías, ruede ya como un espectro, sin calor y sin vida, en el espacio.

Huésped muy grato a Costa Rica por las ejecutorias de su propio mérito, lo es también el señor Perigny por su gloriosa Francia, patria inmortal de todos los espíritus a quien Grecia y Roma entregaron el cetro de su genio; y al dedicar esta velada de honor al geógrafo notable que tan útilmente emplea el acero de su voluntad y el oro de su inteligencia, el Ateneo se complace en tributar un homenaje a la nación ilustre que ha consagrado sus más altos heroismos y sus más fúlgidas inspiraciones a la libertad y cultura de los hombres.





## Frédéric Mistral

Conferencia leída por el señor Cogde de Perigny  
en la velada que celebró el Ateneo en la noche  
del 10 de mayo último, en el Teatro Nacional

*Mesdames, Messieurs,*

Appelé au très grand honneur de prendre la parole devant vous, il m'a semblé que j'avais un double devoir à remplir: comme chargé de mission en ce pays par le gouvernement français et diverses sociétés scientifiques françaises de vous parler de la France, puis comme hôte de cette charmante capitale des tropiques, de ce peuple costaricien qui a toujours su défendre avec énergie l'intégrité de son territoire et qui conserve avec un soin jaloux les qualités essentielles de paix, de labeur et d'honnêteté de sa race, de traiter un sujet qui vous fût en quelque sorte familier, susceptible à la fois d'intéresser votre intelligence et de captiver votre cœur. C'est pourquoi j'ai choisi Frédéric Mistral, le poète du soleil, le poète du Midi, le défenseur patriote des traditions et des beautés de la race provençale. En lisant ses vers, on entend la plainte du vent à travers les sombres oliviers, on voit se violacer la crête dénudée de l'Esterel, et la mer d'azur mourir aux pieds de Marseille l'Antique et de Nice la blanche. On écoute le concert joyeux des cigales dans les champs de mûrier et le rire sonore des belles filles d'Arles. C'est toute la Provence, et pour nous, ce soir, ce sera un peu de la France.



Je vais vous raconter une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil.

Un vrai poète homérique en ce temps ci; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence; un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'Italien; un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique, plein d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille; un poète qui joue sur la guimbarde de son village les symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt cinq ans, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste, où les scènes descriptives de l'Odysée d'Homère et les scènes innocemment passionnées de Daphnis et de Chloé de Longus, mêlées aux saintetés du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio.

C'est ainsi qu'en 1859 Lamartine, dans son Cours familial de littérature, annonçait à la France l'apparition de Mireille, la venue d'un nouveau Messie poétique. Et de fait Mistral fut un véritable Messie pour son pays en ravivant chez tous l'amour du langage maternel, en formulant en des vers sublimes, pleins de force, les traditions de la Provence, sa doctrine. Poète inspiré, il a chanté d'une voix vibrante, les grandeurs et les beautés de sa terre natale, apôtre enthousiaste, il a vivifié le sentiment de la race, justifié les aspirations de sa province et fermement, fièrement, revendiqué ses droits.

Mistral est né le 8 septembre 1830 à Maillannes dans la ferme qu'il habite encore aujourd'hui. Fils de fermiers propriétaires il fait ses études à Avignon, à Montpellier et suit même les cours de la faculté d'Aix. Mais il conserve toujours un profond amour pour la langue qu'il a apprise sur les genoux de sa mère et il est un des premiers à joindre Roumanille, son ancien maître d'école, dans ses efforts pour tenter une renaissance de la langue provençale. C'est dans *Li Prouvençalo*, revue fondée par celui ci en 1852, qu'il fait ses premiers essais: la Belle d'Aôut, poétique légende pleine de larmes et de terreurs, l'ode au Mistral, la course de taureaux. Puis voulant résumer dans une œuvre durable les efforts



tentés pour rajeunir l'idiome provençal il compose Mireille, belle et touchante épopée rustique. Comme il le dit dans sa dédicace à Lamartine, «c'est son coeur et son âme, c'est la fleur de ses années, c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles offre un paysan». Dans ce poème divisé en douze chants il dépeint la Provence, son ciel lumineux, ses campagnes fertiles, ses montagnes pittoresques pleines de souvenirs, ses gars robustes et ses belles filles insouciantes et rieuses.

En des descriptions d'une exquise délicatesse, en des tableaux magnifiques, imagés, il raconte les naïves légendes de la Provence, il dépeint les différentes scènes de la vie rustique, la cueillette des feuilles de mûrier, la fenaison, la ferrade des taureaux, il dit les mœurs douces et paisibles des paysans. Le sujet est très simple: une histoire d'amour, deux jeunes cœurs qui se donnent l'un à l'autre sans songer aux exigences sociales. Ils s'aiment tout bonnement, tendrement, sans penser aux difficultés que peuvent soulever la différence de leurs conditions, les calculs de leurs parents. Mireille, la fille de Maître Ramon, le chef de la ferme des Micoconles, s'est éprise de Vincent, le fils d'un pauvre vannier ambulante.

«Le gai soleil l'avait éclose; et frais, ingénu, son visage, à fleur de joues avait deux fossettes. Et son regard était une rosée qui dissipait toute douleur... Des étoiles moins doux est le rayon et moins pur; il lui brillait de noires tresses qui tout le long formaient des boucles.... Et folâtre, et sémillante, et sauvage quelque peu».

Pendant la cueillette des feuilles de mûrier ils se retrouvent et s'avouent leur amour. «Plût au ciel, dit Vincent, moi pauvre! plût au ciel une fois l'an que je pusse, à genoux, comme à présent, me soleiller aux rayons de ton visage, et surtout que je pusse encore t'effleurer les doigts de un baiser tremblant». Hélas! d'autres prétendants briguent la main de la jeune fermière: le berger Alari, possesseur de 1000 bêtes à laine, Véran, le gardien de caavales de la Camargue. «Cent caavales blanches! La crinière comme la massette des marais, ondoyante, touffue et franche du ciseau».

Puis Ourrias, le toucheur des pâturages du Sauvage.

«Né dans le troupeau, élevé avec les boeufs, des boeufs il avait la structure, et l'oeil sauvage, et la noirceur, et l'air revêche et l'âme dure».

Mais Mireille les refuse tous; elle aime son Vincent,



elle lui donne sa vie dans un baiser accordé au jeune homme implorant et qui, pour vaincre ses scrupules, lui raconte la douce légende d'une fleur de Provence.

«Mireille, écoute: dans le Rhône, disait le fils de Maître Ambroise, est une herbe que nous nommons l'herbette aux boucles; elle a deux fleurs, bien séparées sur deux plantes, et retirées au fond des fraîches ondes. Mais quand vient pour elles la saison de l'amour l'une des fleurs, toute seule, monte sur l'eau rieuse, et laisse au bon soleil épanouir son bouton; mais, la voyant si belle, l'autre fleur tressaille et la voilà pleine d'amour, qui nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser.

Et tant qu'elle peut, elle déroule ses boucles hors de l'algue qui l'emprisonne, jusqu' à tant, pauvrete qu'elle rompe son pédoncule et, libre enfin, mais mourante, de ses lèvres pâlies elle effleure sa blanche soeur..... — Un baiser, puis ma mort, Mireille».

Ourrias, furieux du refus de la jeune fille, attaque le pauvre vannier. Après une lutte terrible le toucheur de taureaux est renversé mais tandis que Vincent plein de générosité le relève l'autre saisit son trident, le frappe en traître par derrière et lui fait au flanc une large blessure.

Des bergers qui passaient emportent le jeune homme au mas des Micoconles puis à l'autre des Fées où Mireille l'accompagne. Il guérit, mais le riche fermier s'oppose au mariage et Vincent, désespéré, s'éloigne de sa fiancée.

Mireille se rappelle alors les paroles qu'il lui avait dites jadis dans le champ de mûriers. «Si le malheur vous accable courez, courez aux Saintes, vous aurez tôt du soulagement». Sans dire au revoir à ses parents elle part, elle part implorer les Saintes Maries de la mer, là bas dans la Camargue. Elle entreprend son dur pèlerinage sous l'ardent soleil qui brûle, sur les pierres qui déchirent ses pieds, à travers la Crau tranquille et muette.

«Au lointain son étendue se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu; les cygnes, les luisantes macreuses, les flamants aux ailes de feu venaient de la clarté mourante saluer, le long des étangs, les dernières lueurs».

Elle passe le Rhône «avec ses ondes fatiguées, dormantes, majestueusement tranquilles» poursuit sa route à travers la Camargue et tombe frappée d'un coup de soleil sur les rives de l'étang de Vaccarés. La pauvre pèlerine d'amour



se relève et se traîne jusqu' à l'église des Saintes Maries. Elle les implore.

«O Saintes Maries, qui pouvez en fleurs changer nos larmes, inclinez vite l'oreille devers ma douleur». Les Saintes compatissantes exaucent sa prière et Mireille dans une extase les voit venir vers elle, les entend lui raconter leur histoire, lui parler des vanités de ce monde.

«Mais dans les landes et les jonchaies ses vieux parents l'ont tant cherchée qu'ils l'ont à la fin découverte; et debout, sous le porche, ils regardent stupéfaits» Mireille sortie de son extase tombe dans leurs bras. Les Saintins émus se réunissent dans l'église et portent la jeune fille à la chapelle haute où sont déposées les reliques. Vincent accourt, se précipite en pleurant aux pieds de Mireille, embrasse sa fiancée agonisante! Elle parle doucement, comme dans un rêve, indique du doigt la mer sur laquelle arrivent les Saintes. «O bonnes Saintes! elles me font signe d'aller avec elles, que je n'ai rien à craindre, que leur barque au Paradis tout droit me mènera». Les parents se désolent. Hélas! trop tard. Mireille renverse doucement la tête et meurt dans un sourire.

Et hors de lui, le vannier éperdûment vient se jeter sur le corps de Mireille et l'infortuné dans ses embrassements frénétiques serre la morte. — Le cantique là bas dans la vieille église ainsi de nouveau s'entendait résonner:

«O belles Saintes, souveraines de la plaine d'amertume, vous comblez quand il vous plait de poissons nos filets! Mais à la foule pêcheresse qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes solées, si c'est la paix qu'il faut: de paix emplissez là».

Huit ans plus tard Mistral rentre dans la lice et publie Calendal, qu'Emile Deschamps salue de ce quatrain:

On disait que Mireille, en ce vaste univers,  
N'avait point de rivale au grand tournoi des vers;  
Calendal paraît, et Mireille  
N'est plus la splendeur sans pareille.

C'est encore la Provence que chante Mistral; mais il nous la montre sous un autre aspect. C'est la Provence antique qu'il retrace, ses traditions, son passé héroïque les faits



glorieux de ses suzerains, les splendeurs des capitales de jadis, d'Orange, d'Aix, la cité reine et comtale, d'Arles, la belle Grecque aux yeux de Sarrazine.

“O Arles! Tu domines encore par ce rayon de Dieu qui éclaire le monde et se nomme la beauté”

C'est la Provence d'autrefois avec tout son luxe, sa pompe, ses fêtes superbes, les prouesses des anciens troubadours. Puis c'est la vie de la mer qu'il dépeint, la vie rude des marins, les danses, Cordeilles, Treilles, Olivettes, Farandoles, les joutes, les fêtes que l'on donne au retour d'une pêche fructueuse. Il nous promène avec enthousiasme à travers cette belle terre de Provence sous le soleil ardent, «le soleil, dont l'empire est à Dieu, le grand soleil qui monte illumine, en procréant sans limite ni fin de nouveaux enthousiasmes.» Il décrit tous les sites pittoresques, les coins paisibles et charmants de la côte depuis Nice jusqu'à Marseille: la vallée de Grasse, «val d'amour, terre promise, où le roc, la hutte en pierres sèches, de bois d'oliviers s'enveloppent, où les femmes à pleines corbeilles, moissonnent les jasmins, les tubéreuses, les roses; Cannes», avec son ciel toujours clément et son heureuse suite de coteaux exempts d'hiver et de gelée», les îles de Lérius, «verte aigrette des flots», la crête «renfrognée, ebréchée et rôtie» de l'Estérel, Fréjus avec sa porte d'or, Hyères «avec ses coteaux exposés au midi et ses oranges et ses grenades», Toulon «avec sa rade fortifiée terriblement, avec sa flotte pavoisée, son arsenal de guerre, ses ateliers farouches», le Gibal, «taillé à pic, inabordable», et Cassis «entre des rochers roux et blancs qui forment une crique en demi lune, le front en plein midi et les pieds dans la mer, ainsi qu'une brune baigneuse qui se récrée à pêcher des girelles».

Il chante la vaillance de sa race, exalte la beauté, la grandeur de la langue d'Oc.

«Langue d'Amour! Tant que le Mistral farouche bramera dans les roches, ombrageux nous te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté».

Dans Calendal le poète a acquis une force, une vigueur qu'il n'avait pas dans Mireille. Inspiré par le souvenir des anciennes gloires de son pays il a des accents sublimes et ce poème est, selon la formule d'un des ses critiques, le plus fier enseignement de la race et de la patrie renfermé dans un symbole mystérieux.



Calendal, un pêcheur, un enfant de Cassis implore l'amour d'une jeune femme, il a fait l'impossible pour lui plaire, il a conquis fortune et gloire. Mais elle le repousse.

Il croit voir en elle la fée Estérelle, «âpre ennemie de l'homme, hantant les lieux incultes, se couronnant d'orties. . . . Cette fée qui horripile d'un souffle la chevelure des forêts et le front effaré des ermites, qui affriole ses poursuivants, puis, malveillante, par une envie d'enfer les met au désespoir». Il veut la tuer. Elle lui révèle alors qu'elle est la princesse des Baux, descendante de cette grande famille, la première parmi les nobles de Provence; lui raconte sa jeunesse fière et indépendante.

«J'allais libre, heureuse, dégagée, mêler ma joie à la grande fête qui n'a pour célébrants que les arbres de Dieu.

Et des forêts insolemment frôlant la ramée odorante, je secouais avec mon front la rosée du matin; et mon coursier troublait la Sainte Vierge qui filait, comme l'on dit, et suspendait les perles de l'aurore à son fil de satin».

Elle refuse les plus nobles partis.

«Se savoir belle, être adorée et croire à la durée des roses où est la femme, avec cela, que n'étourdirait point un grain d'ivresse?»

Mais un soir de tempête on frappe à la porte du Château; un homme tout ruisselant demande l'hospitalité. C'est le Comte Séveran en guerre avec le roi de France; il touche le cœur de la fière princesse et obtient sa main. Pendant le festin de noces un vieillard surgit; c'est le père du Comte. Renié par celui-ci il le maudit et apprend à sa bru qu'elle a épousé un capitaine de brigands. Épouvantée elle s'enfuit à travers les montagnes où elle rencontre Calendal. Le jeune Cassidien jure de la venger et part à la recherche du Comte. Il finit par le trouver dans les gorges de l'Esteron, vautré dans l'orgie. Pour piquer son rival et l'humilier, Calendal se décide à révéler sa vie, ses aventures et ses amours. Il dit sa rencontre sur le Mont Gibal avec une femme divinement belle. Repoussé il se résout à vaincre ses dédains. Pour devenir riche il construit une madrague et fait une fortune avec la pêche des thons, mais Estérelle lui fait connaître l'impuissance de la richesse en comparaison avec la magnanimité. Il prend part aux joutes de Cassis, en sort victorieux, puis pour faire parler de lui, il abat les Mélèzes du Ventoux. La princesse lui reproche



durement la destruction de la futaie. Alors repentant il s'en va en pèlerinage au bois de la Sainte Baume, et en route il a le bonheur d'arrêter par ses harangues un combat sanglant entre des ouvriers de différentes corporations. Transporté par l'amour d'Estérelle il attaque le fameux brigand Marco Mon, le terrasse et le conduit à Aix enchaîné. Il raconte son triomphe dans cette ville, décrit les jeux de la Fête Dieu, la procession. Quatre heures d'horloge durant, les confréries leurs prieurs, leurs anciens, confréries de métiers avec leurs gonfalons alors défilent; de riches draperies les rues sont tapissées; et au travers, des tentes; et puis, des jeunes filles et des roses en masse. . . .

Et alors précédés du tambour et du fifre, nous les chefs de la fête, l'Abadie, la Basoche et le prince d'amour, sous les couleurs de la cité qui voltigent au vent nous entrons dans les allées du cours: mieux que là, ô patrie, je n'ai jamais senti ta flamme.

Et sur le rythme se réglant les Batonniers tournent la Pique: et trois fois autour du cou ils la tournent et dans l'air la brandissant trois fois, pour montrer comment nos ancêtres frappaient lorsque, un jour de victoire, de la Montagne Maure ils allèrent chasser l'Arabe mécréant.

Puis ils la lancent dans le ciel et la rattrapent avec grâce; et houp d'un bras nerveux et de plus en plus haut ils la renvoient. . . . C'est un plaisir que de la voir, ca semble, se perdre dans l'espace et retomber, tremblante, comme un serpent volant, au bras qui la reçoit.

Séveran furieux invite Calendal dans son Castel d'Aiglun et lui offre un festin sardanapalesque. Mais le jeune pêcheur résiste à toutes les tentations et défie à la mort le chef des brigands. Frappé traîtreusement par un des flibustiers, il est saisi et jeté dans un cachot. Fortunette, la jolie danseuse du pas de l'Abeille, le délivre et il se précipite vers le Gibal pour défendre la princesse des Baux. Après une lutte terrible le Comte Séveran met le feu aux pins de la montagne et meurt lui même dans les flammes. Les payans accourent pour arrêter le fléau.

Et deux mille âmes, tout un peuple, entrent en lutte avec les flammes, — au fléau effrené ils coupent le chemin, — l'azur, dans le levant, s'inonde de rayons, — et Calendal, le fils de l'onde, et des sons mets la blonde réine, lui, avec ses narines ouvertes à l'air pur, elle avec ses cheveux qui pen-



dent comme un corymbe de jujubes sous cette saillie d'or, de saphir, de diamant, qui les recouvre comme un porche, alors se montrent, triomphants dans le soleil et dans la gloire, à la cime du mont et la main dans la main.

De deux mille âmes l'applaudissement et les salues et les acclame:— «Calendal ! Calendal ! plantons, plantons le mai au conquérant d'Esterelle. Il glorifie et il tire de l'ombre notre calanque de pêcheurs . . . Nommons, nommons— le Consul, Consul perpétuel !

Disant cela, la multitude fait cortège aux fiancés, aux fiancés gèneveux, amoureux, bienheureux,— et le soleil, dont l'empire est à Dieu, le grand soleil monte, illumine en procrétant sans limite ni fin de nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux.

Plus tard en 1875 Mistral publie les Iles d'Or, recueil de poésies, en 1884, Nerto, beau poème tiré d'une légende du moyen âge, en 1886, un drame, la Reine Jeanne, fresques lumineuses de l'histoire provençale au XIV siècle et enfin le poème du Rhône, où il dépeint la vie des bateliers du fleuve, leurs superstitions, la légende du Drac, leur lutte contre les bateaux à vapeur, leur amertume dans la défaite. Dans Nerto, plein de situations dramatiques, Mistral a écrit des pages superbes.

Le vieux baron de Château Renaud a vendu au diable l'âme de son enfant en échange d'une fortune. Sur son lit de mort il révèle à sa fille Nerto le pacte diabolique et lui dit que seul Benoit XIII peut intercéder pour elle. Or le pape est assiégé dans Avignon; mais par un souterrain connu du vieux baron elle peut le rejoindre et le sauver. Elle arrive au moment où la ville est prise et le palais envahi par les flammes. Le vieux pontife sur les murailles croulantes donne sa bénédiction à la ville et au monde, puis consent à suivre Nerto et à se réfugier dans le château du baron. C'est le beau chevalier Rodrigue qui a guidé la jeune fille dans Avignon, l'a menée près du pape et elle s'est éprise de lui; mais Benoit XIII inflexible l'oblige à s'enfermer dans un couvent, à se faire religieuse. Rodrigue la cherche partout, et, pour la retrouver, désespéré, donne aussi son âme au diable. Dans un palais enchanté qu'habitent les sept péchés capitaux les deux fiancés se retrouvent, vont se jeter dans les bras l'un de l'autre, quand Satan survient. Le beau Chevalier s'élançe vers lui, brandissant son épée en



forme de croix. Le tonnerre éclate, le palais s'écroule et Nerto surgit, en habits de none, mais changée en pierre. Son âme lumineuse monte lentement vers le ciel suivie de celle de Rodrigue rachetée par l'héroïsme et le repentir.

C'est surtout dans les *Iles d'or*, recueil de poésies finement ciselées, de douces mélodies, de plaintives romances, de vibrantes chansons patriotiques que l'on peut apprécier Mistral, son talent si divers. Dans ce recueil de pièces venues au souffle de la fantaisie ou de l'émotion le poète a mis toute son âme et ce livre, miroir de la nature et des mœurs provençales, est, d'après Paul Marietan "la plus haute expression d'un idéal et d'une race. Il est jeune, viril, ardent, intense de ton et de sève. C'est le plus bel ouvrage de Mistral. Mieux que Mireille, en effet, qui n'est que d'ordre humain et plus accessible à la foule, mieux que Calendal dont le haut symbolisme et le secret mystique appellent des initiés, il résume la pensée du poète et l'étendue de son génie."

Les *Iles d'Or*! «Ce titre, dit Mistral, peut, j'en conviens, sembler ambitieux; mais on me pardonnera quand on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'ilots arides et rocheux que le soleil dore sous la plage d'Hyères. Et puis, à vrai dire les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence.?»

Il y a de tous les genres dans ce recueil: des chansons d'une envolée radieuse, l'Hymne au Soleil, la Coupe, strophes de bronze qui sonnent le reveil glorieux d'une race, des poésies d'une délicatesse exquise, les Romances, les Sonnets, les Chants Nuptiaux, les Saluts, d'une douce mélancolie, les Plaintes, des Chants âpres, vigoureux, claironnants, les Sirventes, cri suprême du poète patriote, où vibre son âme affligée de la perte des traditions de son pays, insurgée contre l'oppression administrative qui s'obstine à éteindre toutes les sèves provinciales. Puis des petits poèmes simples, beaux, touchants, la Princesse Clémence, la fin du Moissonneur, la Chantepleure du logis, où il dit les souvenirs et l'humble charme du foyer domestique, les attaches profondes du paysan au seuil et aux coutumes des aïeux, et surtout le Tambour d'Arcole et Les Grillons:

## Le Tambour d' Arcole

Par là haut dans les airs, dans le fronton géant tout neuf alors ressortaient des statues symétriques, et sur la frise, des lettres d'or portaient: «Aux grands hommes la patrie reconnaissante» Ce que c'est que le sort!

«Tambour, hausse la tête! lui crie un passant...—Celui qui est là-haut, l'as-tu vu?» Vers le temple qui se dressait magnifique le vieillard leva son front ébloui... A ce moment, le soleil joyeux secouait sa chevelure d'or sur tout Paris ravi.....

Quand le soldat vit avec sa coupole s'élever dans le ciel le Panthéon et qu'avec son tambour en bandoulière, battant la charge, comme si c'était vrai, il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, là haut, tout à côté du grand Napoléon.

Ivre de sa folie première, en se voyant si haut, en plein relief, sur les ans, sur les nues, sur les orages, dans la gloire, l'azur et le soleil, il sentit en son coeur un doux gonflement et raide mort tomba sur le carreau.

## Les Grillons

Mai coume vai, pichot grilliet,  
Negre e lusent coume jaiet,  
Que de-jour, n'en disès pas uno  
E que, de-tard, emè la luno  
Cantas li Vespro dou bouie?

«Mais comment se fait-il, petits grillons, noirs et luisants comme jais, que, le jour, vous ne disiez pas mot et que, le soir, avec la lune vous chantiez les vêpres du laboureur?»

Ah! Pendant le jour tel babil font les bourdons et les abeilles que notre chant serait enterré, ou, s'il pouvait monter dans l'air, les oiseaux nous mangeraient tous.

Pauvres grillons!—Mais au moment où rentre prudemment chez elle dame Fourmi, nous, silencieux, en attendant que tout se taise, sur les mottes sommes au guet.





Et puis pauvrets, tout doucement nous joignons nos petites voix, pour qu'elles bruissent un peu plus, et la lune, en filant ses rayons, écoute notre chansonnette»

---

Mistral a fait plus. Fier de sa langue, de cette langue qu'il a purifiée et enrichie par les apports d'autres patois également provençaux, de cette langue aussi ferme et nerveuse que le français, aussi sonore et poétique que l'italien, il a voulu la faire connaître, mettre chacun à même de la comprendre, de l'étudier et il a composé son dictionnaire, le Trésor du Félibrige. «Tout un peuple est dans ce livre». On ne saura jamais ce qu'une œuvre pareille, entreprise et menée à son terme en pleine existence d'un poète, représente de patriotisme, d'intelligence et de science.

«O peuple du Midi, écoute ma harangue. Si tu veux reconquérir l'empire de ta langue, pour t'équiper à neuf, puise dans ce Trésor».

Et pourtant la France a longtemps méconnu le génie de Mistral. Dans plusieurs universités allemandes on étudiait déjà ses œuvres et celles des autres poètes du Midi quand on songea, il y a quelques années à peine, à créer une chaire de littérature provençale à Aix. On souriait à Paris des efforts des félibres, on se moquait volontiers de ces méridionaux phraseurs, vantards qui voulaient substituer leur patois à la pure langue française. Telle n'est pas cependant la pensée des promoteurs de la Renaissance Provençale. Loin de là, ce qu'ils veulent, c'est conserver chez eux leurs coutumes, leurs traditions, garder leur parler naturel, le parler de leurs aïeux, comme les Louisianais et les Canadiens d'aujourd'hui sont fiers de conserver les usages, la langue, l'esprit de leur patrie d'origine. C'est à Mistral qu'il appartient d'avoir mis en lumière ce sentiment de la race, plus puissant que les frontières politiques. Educateur de son peuple il s'en est fait le représentant, le champion de ses droits. Toute sa vie est consacrée à atteindre ce but: l'intégrité de la race provençale, le maintien de la langue, de ses usages qui tiennent au climat, aux travaux particuliers de chaque terroir, forts et immuables comme la nature elle-même.



D'après le mot de Gaston Paris «Pour un peuple, changer de langue c'est presque changer d'âme».

Le 21 Mai 1854, jour de la Pentecôte Mistral fonde le félibrige au Château de Font Ségugne, château situé sur une petite colline qui domine la vallée des Sorgues, c'est à dire des sources; lieu de pèlerinage pour les poètes et les amoureux qui peuvent y évoquer l'éternel souvenir de Laure et de Petrarque. C'est là qu'ils se réunirent, sept d'entre eux, Roumanille l'auteur des Primevères, Mistral, Tavan, Aubanel le poète au coloris sans pareil de la Grenade entrouverte et des filles d'Avignon, le dramaturge puissant du Pastre et du Pain du Péché, Anselme Mathieu, Jean Brunet, Paul Giéra et tinrent la fameuse séance d'où naquit le félibrige. Personne n'a pu trouver l'étymologie exacte du mot félibre et ce sens mystérieux ajoute encore à son charme. Certains prétendent qu'il vient des mots provençaux, fairé libré, faiseur de livres, d'autres qu'il dérive de fé libré, foi libre, hommes de foi libre. Voici comment, sans en expliquer d'ailleurs l'origine, ce mot fut adopté par les promoteurs de la Renaissance provençale. Ceux ci trouvaient les mots de troubadour et de trouvère impropres, surannés; on cherchait, on hésitait. Mistral alors proposa le mot félibre trouvé dans un livre de poésies légendaires que les gens de Maillanes et des alentours récitaient en guise de prières et où cette exclamation revenait sans cesse: «Vivent les Apôtres! Vivent les félibres!» Le mot fut adopté et servit désormais à désigner tous ceux qui restaient attachés à leurs vieilles croyances et qui luttaient pour les défendre. Car les félibres ne sont pas uniquement des poètes qui font revivre dans leurs vers l'antique langue du terroir, mais aussi les hommes d'action qui prennent part à la lutte pour le maintien des traditions, des vieilles coutumes, de tout ce qui rattache à la terre des aïeux.

Et depuis lors nous avons eu une merveilleuse éclosion d'œuvres provençales, jeunes, enthousiastes, développant l'amour du sol natal, de la petite patrie, sœur cadette de la grande. Ils s'insurgent contre le mouvement qui veut tout niveler, tout uniformiser, détruire les beautés particulières de chaque coin de la France. A la parole de Mistral, cet inspiré, ce chanteur, représentant du peuple, symbole de sa Provence, de sa race et de son génie, de nombreux prosélytes de tout rang, de tout âge, viennent se ranger sous



sa bannière. Les ramifications du Félibrige pénètrent dans les moindres villages, s'étendent des Alpes aux Pyrénées. Partout l'on fonde des sociétés dont les membres se réunissent de temps à autre en agapes fraternelles, chantent ou récitent des poésies provençales, se lisent leurs œuvres nouvelles. On choisit pour emblème la cigale, on reconstitue les anciennes cours d'amour, on nomme des reines du félibrige. Et les paysans, à voir de beaux messieurs parler la même langue qu'eux continuent à parler le provençal en dépit de la défense des instituteurs. De nouveau dans les campagnes on entend le son joyeux des tambourins, on reprend les anciennes danses allégoriques, toujours nobles, presque graves, même dans leurs entrainements: les Pastourelles « où en filant, les jouvencelles font leurs zigzags et leurs figures, tandis que des fuseaux les jouvenceaux tordent le fil, » les Moresques « où le garçon à tour de rôle offre une orange à deux fillettes, pendant qu'il rit, qu'il va et vient, qu'il saute et qu'il agite les grelots de ses grègues » — les Treilles, de l'automne simulacre, les Olivettes, la Farandole « qui s'élance bondit et tournoie, et d'ici, et de là, vagabonde pour fuir; et tantôt en spirale se noue et tantôt sous les bras relevés des meneurs, immobiles comme un portail de citadelle, entre bouillante d'allégresse ». Les jours de grande fête on reprend les jeux de jadis qui tiennent gaie alerte et vigoureuse notre Provence, le Saut sur l'Outre, les Trois Sauts, la Course au sac, la lutte, le lancement des Palets.

Le félibrige s'est constitué, comme une grande Académie, étendant son influence sur quatre provinces, sur tout le Midi de la France: Provence, Catalogne, Aquitaine, Languedoc. Il est divisé en mainténances, correspondant chacune à l'un des grands dialectes de la langue d'oc, ayant à sa tête le capoulié, maître des Moissonneurs, Grand maître du Félibrige. Chaque année il se réunit, on commente les progrès obtenus, on discute les mesures à prendre. Le soir à la fin du banquet on se passe la coupe offerte jadis par les catalans aux poètes provençaux, de forme antique, dont le support est une tige de palmier autour de laquelle se dressent deux jeunes filles, à la taille élancée, au visage, souriant, la Catalogne et la Provence. Après quelques discours on entonne la chanson vibrante de Mistral, la Coupe, la Marseillaise des Félibres, ou la gracieuse chanson de Magoli.



## La Coupe

Provençaux, voici la coupe qui nous vient des Catalans: tour à tour buvons ensemble le vin pur de notre cru.

Coupe sainte et débordante, verse à pleins bords, verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts!

D'un ancien peuple fier et libre nous sommes peut-être la fin; et si les Félibres tombent, tombera notre nation.

D'une race qui regerme peut être sommes nous les premiers jets; de la patrie, peut être, nous sommes les piliers et les chefs.

Verse nous les espérances et les rêves de la jeunesse, le souvenir du passé et la foi dans l'an qui vient.

Verse nous la connaissance du Vrai comme du Beau et les hautes jouissances qui se rient de la tombe.

Verse nous la poésie pour chanter tout ce qui vit, car c'est elle l'ambrosie qui transforme l'homme en Dieu.

Pour la gloire du pays vous enfin nos complices, catalans, de loin, ô frères, tous ensemble communions.

Coupe sainte et débordante, verse à pleins bords, verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts!

Les Parisiens eux mêmes s'émurent de ce mouvement, on s'étonna d'abord, on se moquait de ces blagueurs de Méridionaux. On disait: le Midi bouge, et l'on souriait. Mais on s'aperçut que cette fois les Provençaux ne blaguaient pas et en 1879 se fondait la Société des Félibres de Paris. Son but était d'étudier le Midi de la France dans ses dialectes, ses traditions, de seconder la Renaissance littéraire de la langue d'Oc et de contribuer ainsi à l'accroissement des richesses intellectuelles de la patrie française.

Mistral vint parfois à Paris présider des réunions, mais il dédaigna toujours la grande célébrité que donne la Capitale. Fidèle à ses croyances, à sa doctrine, fidèle à lui-même il est resté dans sa ferme de Maillannes où il vit heureux et robuste dans la bonne odeur vivifiante des champs. Il consacre son temps à organiser à Arles, le Musée Arlésien. Ce sont deux grandes salles qui représentent l'intérieur d'un mas provençal, avec tous les objets parti-



culiers à ce coin de terre française, les différents meubles en bois sculpté, le rouet, le coffre où l'on met le pain, le grand buffet, l'horloge, la petite étagère pour le sel et le poivre. Dans la grande salle, la salle commune, on voit, habillés comme jadis les personnages familiers du mas. Dans une chaise, près de l'âtre, l'aïeule somnole doucement tandis que la mère vaque aux soins du ménage. Au milieu la large table familiale sur laquelle fume une bonne soupe odorante à côté de l'aïoli et où s'assoient le père et les gars revenant de leur travail. C'est un soir de Noël, les parents, les amis viennent apporter leurs vœux. On se félicite, on s'embrasse, tandis que dans l'âtre les larges buches pétillent éclairant d'un reflet joyeux ce groupe simple et touchant de paysans heureux.

Gardien des traditions de sa Provence, Mistral l'est aussi de ses beautés; il tient au costume, à la coiffe qui donnent tant de charme et de grâce fière aux jolies filles d'Arles: la nuque découverte par le fichu de gaze baillant des deux côtés, la chapelle bombant la poitrine jusqu' à la taille d'où retombe la jupe à plis droits; la coiffe au velours large n'enserrant que le haut de la tête, pour laisser les deux bandeaux noirs des cheveux ondulés sur un front découvert.

Pour affirmer sa volonté, pour obtenir un résultat définitif Mistral organisait il y a cinq ans en Arles de grandes fêtes parthéniennes, la Fiesto Virginenco. Toutes les jeunes filles du territoire provençal qui revêtaient pour la première fois le costume Arlésien étaient conviées à venir en Arles recevoir des mains de l'auteur de Mireille un diplôme constatant qu'elles prenaient le costume provençal et qu'elles s'engageaient à le porter toute leur vie. Ce fut sous le ciel lumineux de la Provence, dans le décor fastueux du théâtre romain, une fête de la jeunesse, de la beauté, de la poésie. Près de vingt mille personnes se tiennent serrées sur les gradins de l'ancien édifice. Debout près des colonnes jumelles qui s'élèvent au dessus des décombres, pures, invincibles, Mistral, coiffé de son large feutre brun, préside. Grand prêtre d'une antique religion rajeunie, régénérée, il semble dominer la foule, attendre les néophytes pour les bénir, leur communiquer son ardeur, sa foi profonde. En bas dans le cercle sont groupés quatre cent jeunes filles, portant toutes le costume arlésien. Elles chantent un poème de Mistral composé pour la circonstance.



Soudain un grand remous se produit les rangs s'entr'ouvrent pour livrer passage à des cavaliers qui arrivent au galop. Ce sont les gardiens de la Camargue avec, en croupe, leur sœur ou leur fiancée, qui viennent aussi prêter serment. Une à une les jeunes filles défilent devant Mistral qui leur remet un diplôme et un bijou, une broche avec une tête de provençale en camée. Quand la dernière se présente il l'attire à lui et dépose un baiser sur son front. Alors dans un suprême élan, dans une poussée d'enthousiasme, la foule entière acclame et applaudit le grand poète, le Maître, «l'empereur de l'Empire du Soleil».

Ce mouvement félibrige s'est répandu assez rapidement dans toute la France, à réveillé partout le sentiment du terroir, en Bretagne, en Normandie, en Franche Comté. Aussi accuse-t-on Mistral et ses amis d'être des séparatistes, des régionalistes, de nuire à l'harmonie et à l'union du pays. On crie au danger, on craint de voir se rompre le faisceau français. Ces craintes sont sans fondement; c'est au contraire d'un suprême patriotisme que de songer à enrichir, à fortifier sa petite terre, pour faire plus riche et plus forte la grande terre, celle de tous. Mistral a donc nagement accompli une grande oeuvre, oeuvre a la fois de poète et de patriote, et il peut répéter avec fierté les paroles de son camarade félibre Felix Gras:

“Amo á mi pueblo más que á tu pueblo  
Amo á mi provincia más que á tu provincia  
Amo á la patria más que á todo”.







Ernesto Renan en las ruinas del Acrópolis (fresco de la Sorbona)

## Plegaria que hice en el Acrópolis cuando llegué a comprender su perfecta belleza

Traducción de Alejandro Alvarado Quirós, leída por él mismo  
en la velada celebrada por el Ateneo, en honor del Conde de  
Perigny, en el Teatro Nacional, la noche del 10 de mayo de 1913

Oh Nobleza! Oh Belleza sencilla y verdadera!, diosa cuyo culto significa razón y sabiduría, tú, que tienes un templo que es lección eterna de conciencia y de sinceridad. Llego tarde al pórtico de tus misterios y me aproximo a tu altar lleno de remordimientos. Para encontrarte, he necesitado múltiples investigaciones. La iniciación que conferías al ateniense al nacer con una sonrisa, la he conquistado yo a fuerza de reflexiones, merced a dilatados esfuerzos.

Nací, oh diosa de ojos azules, de padres bárbaros, en el país de los cimmericos, buenos y virtuosos, que viven en la costa de un mar sombrío, erizada de rocas permanentemente azotadas por la tormenta. Casi no se conoce el sol en aquella región, y sus flores son los musgos marinos, las algas y las conchas multicolores que se hallan en el fondo de las bahías solitarias. Las nubes parecen allá descoloridas y la alegría misma es un poco melancólica; pero hay fuentes de agua fría que surgen de las rocas y los ojos de las niñas semejan esos verdes manantiales en que sobre fondo de yerba suave se refleja el cielo.

Mis antepasados, desde la más remota edad, se dedicaron a las navegaciones lejanas, en mares desconocidos de los argonautas y yo escuchaba, cuando niño, canciones en que se describían viajes polares, me arrullaron con reminiscencias de hielos flotantes, de mares llenos de bruma lechosa, de islas pobladas de pájaros que cantaban a su capricho y que al emprender el vuelo todos juntos oscurecían el cielo.

Sacerdotes de una religión extranjera, procedente de Sirios de la Palestina, se encargaron de mi educación. Eran buenos y santos varones. Me enseñaron la detallada historia de Cronos, autor del mundo, y de su hijo, que según dicen efectuó una peregrinación en la Tierra. Sus templos son tres veces más altos que el tuyo, oh Euritmia y comparables a una selva, pero no tienen solidez y caen en ruinas al cabo de cinco o seis centurias; son fantasías de bárbaros que se imaginan que puede hacerse algo bello fuera de las reglas que tú has dictado a tus inspirados. ¡Oh Razón! Sin embargo, aquellos templos me agradaban. No había estudiado tu divino arte, encontraba allí a Dios. Se entonaban cánticos de que todavía me acuerdo. «¡Salud, estrella del mar!»! . . . ¡«Reina de los que gimen en este valle de lágrimas!»! . . . y también: ¡«Rosa mística!»! ¡«Torre de marfil!»! ¡«Arca de oro!»! ¡«Estrella matutina!»! . . . Oye diosa, cuando recuerdo esos cantos se enternece mi corazón y casi me vuelvo apóstata. Perdóname tal ridiculez, no puedes figurarte el encanto que los mágicos bárbaros pusieron en esos versos y cuánto me cuesta seguir en pos de la razón desnuda.

Y por otro lado, si supieras cómo se ha hecho difícil servirte . . . Toda nobleza ha desaparecido. Los Escitas



conquistaron el mundo. Ya no existen repúblicas de hombres libres, sino reyes que descienden de grosera estirpe, y majestades que te inspirarían una sonrisa. Los pesados hiperbóreos tildan de frívolos a los que te sirven. La pambeocia, formidáble liga de todas las tonterías, coloca sobre el mundo una lápida de plomo que ahoga bajo su peso. Los mismos que te honran, me figuro que te darán compasión. No recuerdas, hará como cincuenta años, aquel caledonio que rompió tu templo a martillazos para transportar los fragmentos a Thulé? y así hacen todos . . . . .

Escribí, según algunas reglas que te son gratas, oh Teonea, la vida del Dios joven a quien serví en mi infancia; me trataron como a un Evhemero; me escriben preguntándome cual fin me propuse, pues ellos no estiman sino lo que sirve para hacer fructificar sus mesas de trapecitas. ¿Qué para qué escribe uno la vida de los Dioses? ¡Vive el cielo! ¡para hacer amar su esencia divina y para demostrar que ella vive aún y vivirá eternamente en el corazón de la humanidad!

¿Recuerdas, aquel día, bajo el Arcontado de Dionisodoro, en que un judío pequeño y feo, hablando el griego como un sirio, vino aquí, recorrió tus plazas sin comprenderte, leyó tus inscripciones erróneamente y creyó encontrar en tu recinto un altar dedicado a un dios que sería el Dios desconocido? Pues bien, ese pequeño judío quedó victorioso; durante mil años te trataron como ídolo, oh Verdad, durante mil años el mundo fué un desierto, donde no germinaba una sola flor. ¡Todo ese tiempo tu callabas oh Salpinge, clarín del pensamiento!, Diosa del orden, imagen de la estabilidad celeste, y se consideraba culpable al que te veneraba, y hoy que, gracias a concienzudos trabajos, hemos logrado acercarnos a tí, se nos acusa de haber cometido un crimen contra el espíritu humano, rompiendo las cadenas que nunca ligaron a Platón.

¡Sólo tú eres joven, oh Cora! ¡sólo tú eres pura, oh Virgen! sólo tú eres sana, oh Higía, tú sola eres fuerte, ¡oh Victoria! Las ciudadelas están bajo tu guarda, ¡oh Promacos!, pues tienes lo necesario de Marte, oh Area, la paz es tu objetivo, oh Pacífica legisladora, fuente de constituciones justas, Democracia! tú, cuyo dogma fundamental es que todo



bien viene del pueblo, y que allí donde no hay pueblo que nutra e inspire al genio, nada puede esperarse, enseñanos, pues, a extraer el diamante de las impuras multitudes.

Providencia de Júpiter, obrera divina, madre de toda industria, protectora del trabajo; oh Erganea!; tú que ennobles al trabajador civilizado y lo colocas por encima del perezoso escita, sabiduría, engendrada de Zeus, después de replegarse en sí mismo, respirando profundamente; tú habitas en tu padre eternamente unida a él, y eres su compañera y su conciencia; Energía de Zeus, chispa que alumbras y entretienes el fuego en los héroes y en los hombres de genio, haz de nosotros espiritualistas cumplidos.

Un día, los atenienses y los rodios lucharon por el sacrificio y tú escogiste tu morada entre los prudentes atenienses, y tu padre hizo descender entonces a Pluto en una nube de oro a la ciudad de Rodas, en mérito de homenaje tributado a su hija. Y los rodios fueron ricos, pero los atenienses fueron pródigos de ingenio, es decir, de la alegría verdadera, del placer eterno, de la divina infancia del corazón.

Para salvar el mundo hay que volver a tí repudiando sus alianzas con la barbarie. Apresurémonos, formemos tropa. Hermoso día será aquel en que todas las ciudades que tomaron restos de tu templo: Venecia, París, Londres, Copenhague, reparen sus latrocinios y formen grupos sagrados para traer esos fragmentos que poseen mientras exclaman: «Perdón Diosa, era solo para salvarlos de los malos genios nocturnos»; y reconstruyan tus muros al son de las flautas para expiar el crimen del infame Lisandro. Luego marcharán a Esparta a maldecir el suelo de esa causante de sombríos errores y a insultarlo porque ya no existe.

Firme contigo en mi nueva convicción, resistiré a mis fatales consejeros; al escepticismo que me hace dudar del pueblo, a mi desasosiego de espíritu, que cuando encuentro lo verdadero, me impulsa a buscar aún; a mi fantasía, que después que la razón sentencia, me impide gozar de reposo. Oh Arquegeta!, ideal que el hombre de genio encarna en sus obras maestras, prefiero ser el último en tu casa a ser el primero en las demás. Si, yo me fijaré en el estilobate de tu templo y olvidaré toda disciplina, excepto la tuya, me ha-



ré estilita en tus columnas y guardaré una célula en tu arquitrave, y cosa más ardua, por tí me convertiré, si puedo, en intolerante y parcial. Fuera de tí, no amaré a nadie, aprenderé tu lengua y olvidaré lo demás; seré injusto, por lo que no te concierne, seré el servidor del último de tus hijos. Los habitantes actuales de la tierra que tú diste a Erechthéo, serán exaltados y loados por mí, trataré de simpatizar hasta con sus defectos, de persuadirme, ¡oh Hipia!, que descienden de los jinetes que celebran allá en lo alto, en el mármol de tu friso, su eterna cabalgata. Arrancaré de mi corazón hasta la última fibra que no responda a la razón y al arte puro. Cesaré de complacerme en mis enfermedades, en mis fiebres. Sostén mis firmes propósitos, oh Salutaria! ven en mi auxilio, tú que salvas!

¡Cuántas dificultades debo prever! Cuántos hábitos de mi espíritu tendré que modificar, cuántos recuerdos encantadores tendré que arrancar de mi corazón! Lo intentaré, pero no estoy seguro de mí mismo; ya tarde te pude conocer, Belleza perfecta, y tendré recaídas y debilidades. Una filosofía, quizás perversa, me inclina a creer que el bien y el mal, el placer y el dolor, la belleza y la fealdad, la razón y la locura, se transforman unos en otros por matices tan indecisos como los del cuello de la paloma.

No amar ni odiar nada en absoluto, es la regla de la sabiduría. Si una sociedad, una filosofía, una religión poseyeran la verdad absoluta, vencerían a las demás, y a estas horas reinarían ellas solas. Todos lo que hasta aquí han creído tener la razón, se han engañado, lo vemos claramente. ¿Cómo podríamos nosotros, sin loca jactancia, creer que el porvenir nos juzgará más favorablemente que como contemplamos el pasado? Esas son blasfemias sugeridas por mi espíritu profundamente gastado. Una literatura que como la tuya fuera sana, en todo concepto, no procuraría hoy sino el hastío. . . . Sonríes de mi candor, por lo de hastío? . . . Pero estamos pervertidos; ¿qué remedio? Y voy más lejos, diosa ortodoxa, te diré la íntima depravación de mi corazón. La razón y el buen juicio no bastan, hay poesía en el Estrimon helado y en la embriaguez del Tracio. Siglos vendrán en que tus discípulos serán tildados de discípulos del Fastidio, pues el mundo es más grande de lo que imaginas; si tú

hubieras visto las nieves del polo y los misterios del cielo austral, tu frente siempre tranquila, no estaría tan serena, y tu cabeza más amplia abrazaría géneros diversos de la belleza.

Eres verdadera, pura, perfecta, y tu mármol no tiene manchas; sin embargo, el templo de Hagia-Sofía de Bizancio produce un divino efecto con sus ladrillos y su estuco, y su cúpula es como la imagen de la bóveda celeste. Se desplomará un día, pero si tu celda fuese capaz de contener una multitud, también ella caería al suelo.

Inmenso río de olvido nos arrastra a un precipicio desconocido. ¡Oh abismo!, tu eres el Dios único. Las lágrimas de todos los pueblos son lágrimas sinceras, y los anhelos de los pensadores encierran todos una parte de verdad, pues aquí en la tierra todo es símbolo y sueño! Pasan los dioses como pasan los hombres, y no sería prudente que fueran eternos. La fe que se tuvo una vez no debe ser una cadena. Se paga su tributo hacia ella cuando cuidadosamente la arrollamos en el sudario de púrpura en que duermen los dioses muertos!

ERNESTO RENÁN





## DISCURSO

del Licenciado don Ernesto Martín en nombre del Ateneo de Costa Rica  
en la fiesta de homenaje al Dr. Ferraz

Adelantándose a las frías consagraciones de la historia, que no pone sus laureles en las cabezas ilustres sino cuando ya las ha coronado de asfódelos la muerte, tributa el país en vida a su sabio Maestro este homenaje para que el anciano generoso que ha consagrado su existencia a la evangelización de los espíritus alcance, al asistir a su propia espléndida apoteosis, el premio de fijo más grato a las noblezas de su alma: la satisfacción de ver que las simientes que tan pródigamente derramara en nuestro pueblo han germinado todas, dando frutos de magníficos progresos para Costa Rica, pero dando también cosecha de gratitud y amor para sus benefactores.

Espíritu vibrante que a los ochenta y dos años—cual si hubiese recibido de los dioses el secreto de una juventud eterna—siente todavía, en todas sus plenitudes, los fecundos entusiasmos del arte y de la idea; cerebro infatigable que hora tras hora aumenta el tesoro de su sabiduría, como si el tiempo—que todo lo subyuga y lo quebranta—respetase piadoso sus vigores, ha sido el doctor Ferraz durante nueve lustros un fanal siempre encendido en las cumbres de esta patria que con orgullo de madre, al igual que la otra, como hijo predilecto le reclama; y puede en su vejez gloriosa, contemplando las generaciones que son hoy fuerza y honor de

Costa Rica, ver hechos realidades sus anhelos, encarnadas en la sociedad sus enseñanzas, incorporada por modo definitivo la obra de su apostolado al precioso caudal de nuestra historia.

Ningún nimbo más radiante que el que orla esa cabeza venerable. Ved cómo son efímeros los triunfos de los que encaminan sus empeños a amontonar vanidades o riquezas que la muerte implacable les arranca, si antes no las ha dispersado el infortunio; ved cómo se rompen los imperios que el empuje de las armas construyera; y observad, en cambio, cómo trasciende a través de las edades la labor de los que modelan almas, creando con ello el elemento esencial de las civilizaciones. Maestros oscuros que al guiar la niñez en los balbucesos iniciales de la ciencia, ponen al pensamiento en su primero, inefable contacto con la majestad de lo infinito, o profesores eminentes que desde los prestigios de la cátedra promulgan las últimas verdades arrancadas al misterio, todos, todos son augustos delegados de la voluntad suprema que rige el concierto de los mundos e impone su ley de armónico progreso a los seres y cosas que pueblan la naturaleza, desde el mineral en que la materia parece dormir todavía el sueño de las gestaciones inconscientes, hasta la nebulosa en que la inmensidad de los soles lentamente se elabora; desde la planta en que la vida empieza a presentirse a sí misma y el animal en que la conciencia del sér se esboza con las indecisiones de un bosquejo, hasta el hombre cuya inteligencia y entendimiento saben ya plenamente de sus profundas ansias y de sus palpitaciones angustiosas.

Que esta justiciera glorificación infunda nuevas energías al viejo sembrador de ideales, para que la verdad y el bien conserven largo tiempo a su servicio a quien tan alto culto les ha rendido siempre; y que el gallardo campeón de los combates pasados, cuyos bríos son ejemplo de admiración para el presente, guarde en el relicario de sus amores el recuerdo de esta apoteosis que Costa Rica le consagra, ofrenda de un pueblo que no teniendo mármoles y bronces con qué perpetuar sus agradecimientos, solemnemente los proclama para que logren vida eterna en la memoria de la patria.





## Homenaje al Dr. Ferraz

Un anciano que tiene el aire distraído, como si nunca interrumpiera profundas meditaciones y que vestido con la austeridad de un pastor protestante, se caracteriza más aun por su sombrero de anchas alas negras puesto sobre su cabeza blanca y venerable, ese anciano cumplió el 14 de este mes de abril, ochenta y dos años, podríamos decir, si no estuviera gastada la comparación, ochenta y dos primaveras, tal es el verdor del vigoroso intelectual.

Con ese motivo en LA INFORMACIÓN se publicó una nota que despertó cordial simpatía por todo el país y se inició un movimiento espontáneo que dió por resultado la fiesta celebrada ayer en el Parque de Morazán. Los discípulos y admiradores de don Valeriano Fernández Ferráz quisieron tributarle públicamente el homenaje de su cariño respetuoso. Hay mortales afortunados a quienes el Destino da el raro privilegio, después de las grandes luchas de la juventud, y de la laboriosa producción de la madurez, de recoger en sus últimos años, en la placidez de un dilatado crepúsculo de verano, la abundante cosecha de admiración de los hombres. El viejo Sófocles, allá en Atenas, paseábase octogenario por los campos del Atica que había cantado en sus tragedias y el sol ponía en sus cabellos y en su barba un resplandor

más bello que el de los mármoles, más augusto, semejante al de los inmortales que compartían desde el Olimpo vecino las grandes alegrías y las tremendas caídas de aquel pueblo.

Mistral, personifica su tierra provenzal. En su modesta casita de Maillanne, lejos de las tentaciones y de las vanidades de París, su augusta vejez se recrea en el desfile perpetuo de las pequeñas Mireyas que familiarmente lo saludan.

Nuestro don Valeriano, allí en su rinconcito de la Biblioteca, es sagrado para los costarricenses. Toda una época, dos generaciones, un sistema completo de enseñanza, y más aun, la fe en el progreso, el credo de las ideas, el porvenir de la ciencia de todo eso es su persona símbolo viviente. Además, es el último sobreviviente de una categoría de intelectuales extranjeros que nos trajeron la luz. En él festejamos a sus hermanos don Juan y don Víctor, al ilustre matemático Bertoglio, al Doctor Tomás Muñoz y a tantos otros guías desinteresados que directa o indirectamente pusieron los cimientos de nuestro progreso espiritual.

Ayer, en la mañana, nos encaminamos al Kiosko del Parque Morazán. Las banderas de España y Costa Rica cubrían las columnillas y formaban arcos esmaltados por cordones de flores. En la entrada leímos sobre uno de los pabellones tricolores: "Al Doctor don Valeriano Fernández Ferraz, Costa Rica agradecida". Al rededor había compacta muchedumbre, representación selecta de todas las clases sociales, la banda militar la animaba con sus acordes marciales, dominando los vítores entusiastas. Disipando algunos nublados el Sol surgió de pronto cuando iba a empezar la ceremonia, pues nuestro pueblo cuenta siempre con él, y como buen soberano, es muy puntual en sus citas. ¡Qué hermoso espectáculo para glorificar al buen anciano! Las niñas josefinas, la juventud, un grupo selecto de personajes de la capital y de provincias, antiguos discípulos, que son abuelos y que han desempeñado supremas funciones en la política, cabezas de familia y cabezas de alta gerarquía en la sociedad. \* Por encima de todo, en un marco de verdura el dosel azul del cielo, de un tono profundo y límpido, que don Valeriano si hubiera levantado la cabeza, habría encontrado semejante al cielo de su España.



Insistamos en el origen de la excepcional ceremonia, segunda apoteosis que se tributa a algún varón esclarecido en esta tierra. Don Valeriano posee una profunda erudición y es especialista en lenguas muertas: el árabe, el griego, el latín, tienen pocos secretos que él no haya violado.

Empezó su carrera en Madrid. Fué allá compañero de Castelar, de Salmerón y maestro de Pérez Galdós. En la Habana se ganó el sustento, naturalmente en la Universidad, adonde obtuvo por oposición una cátedra, esos son títulos que dan relieve, pero solo conquistan la estimación. La razón del cariño está en que vino a Costa Rica hace 44 años, cuando gobernaba don Jesús Jiménez, que se encargó de organizar de nuevo el Instituto de San Luis, y que desde entonces hasta nuestros días ha enseñado de todo, particularmente moral con el ejemplo de su vida, y filosofía con su desdén de los bienes terrenales y su resignación griega, ante los implacables mandatos del Destino.

Sentada la comitiva en el Kiosko, a uno y otro lado del Dr. Ferraz, subió a la tribuna don Manuel de Jesús Jiménez, y habló en nombre de los amigos del sabio, es decir, de los costarricenses.

Su discurso es una bella pieza académica. Brillaban ordenados los pensamientos en falanges seguros de la victoria, de trecho en trecho aleteaba una águila y emprendía su vuelo.

La fama que rodea de prestigio el nombre del señor Jiménez, ha visto consolidado su pedestal. Su trabajo es un análisis hondo de la situación pedagógica en Costa Rica antes y después de la llegada del Doctor Ferraz. "Fuí su primer discípulo y también su pupilo, exclamó el señor Jiménez, y en 1869, llevaba de la mano al Maestro por los campos y colinas de Cartago para que recreara sus ojos en la bella naturaleza de ese valle paradisiaco, ahora también llevo de la mano al ilustre octogenario, cuando yo me encamino también a la ancianidad, para que contemple la prodigiosa cosecha de simpatías, fruto de su obra de sembrador."

Se presentó después, el representante de la juventud, que lo era también del Ateneo de Costa Rica, Lic. Ernesto Martín. Pronunció la oración más vibrante y elocuente de todas las que hemos escuchado de sus labios. Brotaban las



imágenes con la facilidad que surgen las rosas en los jardines tropicales. Pintó a grandes brochazos, sin el orden del señor Jiménez, pero con más intensidad de tono, la vida del modesto educador, quien seguía encorvado y atento las afirmaciones enérgicas del discurso. En más de una ocasión humedeciéronse sus ojos.

Cierto, que no es una crónica fría la que puede recoger el verbo de los oradores. Quien no ha visto, decíame mi profesor en Francia, el gesto del semblante, el arrebató lírico de toda la persona, quien no tuvo oportunidad de escuchar la voz rica en sonoridades y flexible en acentos de Gambetta o de Jaurés, no sabrá nunca lo que es un artista de la palabra ni podrá explicarse la poderosa sugestión que ellos ejercen sobre sus auditorios.

Al retirarse de la tribuna nuestro joven y brillante orador, se puso todo el mundo de pie, se extinguieron los aplausos y hubo un minuto de solemne silencio. La señorita Emilia Serrano, con adorable actitud puso sobre la solapa de la levita del Dr. Ferraz la medalla conmemorativa. Al terminar ella, el anciano le besó la mano. La frente pudo besarle, dijimos nosotros, recordando a Campoamor. La joven Emilia fué escogida con acierto para aquel bello momento. Es una estatuita adolescente, una tanagra, que tiene la gracia y el recato de las vírgenes griegas. Representa además a esas obreritas intelectuales de nuestro país que continúan en la escuela con devoción cotidiana, el surco trazado, por los directores de la enseñanza y por los estadistas que tuvieron fe en la redención del porvenir por la pluma y por el libro.

En la medalla está bien expresada la idea. La casa de Ortiz cuenta con un verdadero artista. Sobre el terso disco de oro luce un sol de brillante que esparce sus rayos y en esmaltes de colores, en lo alto dos gajos de laurel, abajo dos banderas queridas enlazadas: Costa Rica y España.

La aclamación fué universal. No hubo quien no sintiera palpitar su corazón como en las grandes crisis de la vida. Resonó el himno de la patria y sus notas queridas hicieron humedecer los ojos. No se lo que dirán los extranjeros, a mí, parcial en este punto, me parece que nuestro himno contiene la nota altiva de un pequeño pueblo patriar-



cal—el Montenegro de la América—y la nota dulce que halaga el sentimiento más delicado y más puro, el cariño maternal o la sonrisa del pequeñuelo, cuyos rizos rubios se acarician con íntima y orgullosa satisfacción; dice sobre todo que Costa Rica no caerá nunca, que a despecho de los grandes intereses que pudieran perseguirla, vivirá libre y feliz el pequeño país de la América, como vive libre como el aire el verde colibrí de alitas de oro.

El Doctor Ferraz no pudo hablar. Su emoción era demasiado intensa, rogó por lo mismo al Vicecónsul de España, Lic. don Mariano Alvarez Melgar para que lo hiciera en su nombre. Los lectores saborearán esas cuartillas llenas de ingenuidad en que se refleja el alma de un niño. Afirmó su fe en un principio que viene predicando desde 1869 en Costa Rica: que la segunda enseñanza es el desenvolvimiento de la primera, que el Colegio prolonga la escuela y busca el desarrollo integral y armónico de las facultades humanas. Tuvo una frase espiritual entre todas, cuando calificó a los discípulos de sus antiguos alumnos que lo rodeaban de nietos depagógicos suyos y terminó amparándose al proverbio árabe, muy familiar para el docto catedrático, ya que le era imposible describir su gratitud para los que le tributaban tal homenaje: la palabra es plata y el silencio es oro.

La sabia máxima debería ser también el broche que cerrara nuestro relato, pero es tentador para nosotros describir aún el cuadro que presentó el desfile de la comitiva que iba en pos del Maestro, al terminarse la ceremonia. Volvióse hacia nosotros el Dr., abrumado por el oleaje del pueblo, con la cabeza descubierta, precedido por una turba de alegres niños y exclamó: Llamo a esto mar de fondo, pero mi cabeza, amigo mío, no puede ya marearse.

Por todas partes aplausos, vivas, genuflexiones, jamás un ídolo de la política ha recogido aclamación de más finos quilates.

La señorita Serrano caminaba a su lado y el anciano se inclinaba para darle el brazo, porque ella es pequeña. Si evocamos al principio al Viejo Sófocles en uno de aquellos imperecederos torneos de la antigua Grecia, en que se distribuían medallas y palmas a la inteligencia, ¿cómo no

pensar ahora en Antígona? una de las más bellas creaciones de su genio, la criatura emblema de la piedad filial que conduce a su padre prestándole para dirigir sus pasos los más lindos y apacibles ojos que recuerda la tradición y la leyenda griegas.

Hermosa satisfacción para don Valeriano, día de recompensa que marcará en su larga vida, pero más bello festivo para Costa Rica que guardará orgullosa ese recuerdo. Supo honrar a un hombre que venido de España, formó aquí su hogar con una noble dama y colocó aquí, como dijo uno de los oradores, el relicario de sus amores, que hizo más, que así como el Pelicano de que habla Alfredo de Musset rasga la entraña y da en alimento a sus hijos su propio corazón, él, para quienes no eramos sus hijos, nos ofrendó, como modelo de maestros y de hombres, los tesoros de su pensamiento y las migajas luminosas de su inteligencia.

ALEJANDRO ALVARADO QUIRÓS